

A besoin qu'on le soutienne.
Hélas ! même trop souvent
Il tombe avant qu'il parvienne
A son âge florissant.
Tout-à-coup les vents mugissent,
Et les échos retentissent
De sombres cris de terreur.
Jupiter avec fureur,
Sur les peuples qui gémissent,
Lance son carreau vengeur.
Vois la feuille jaunissante ;
Vois la tête languissante
De l'arbre déraciné.
Je cherche en vain les vestiges
Des fruits tombés de ses tiges,
Les eaux ont tout entraîné.
Des éléments dans leur rage,
Les tristes dissensions
Sont la plus fidèle image
Des funestes passions
Qui tourmentent le bel âge.
Mais tes enfans, cher Chamblage,
Trop fortunés rejettons,
Résisteront à l'orage.
Par tes leçons animés
Ils triompheront sans cesse
Des tristes écueils semés
Sous les pas de la jeunesse.

Tes soins tendres, vigilans,
 Feront naître leurs talens ;
 Et de leur charmante mère,
 Qui s'empresse à les former,
 Ils apprendront l'art de plaire,
 Et de toi celui d'aimer.

Par M. . . . , marchand à Besançon.

VERS sur les avantages de la Folie.

Qua nos ludit amabilis insania!

HOR.

FOLIE, agréable déesse,
 Que n'as-tu pour moi les attraits
 Que je trouve dans la sagesse ?
 Alors, avec délicatesse,
 Je pourrais crayonner ces traits,
 Cet air & cette gentillesse
 Dont toujours les charmes secrets
 Te gagnent la tendre jeunesse,
 Et font souvent que la vieillesse
 Se laisse prendre à ses filets ;
 Alors, dans une douce ivresse,
 Sans desirs comme sans regrets,
 De la noire & sombre tristesse
 Je ne craindrois pas les accès ;

Alors, guidé par l'allégresse,
 Folie, aimable enchanteresse,
 J'irois célébrer à jamais,
 Et tes appas & tes bienfaits.
 Heureux qui t'aime avec tendresse ;
 Du plaisir qu'on poursuit sans cesse,
 Il goûte à longs traits la douceur,
 Tranquille il brave la douleur
 Qui semble être notre passage ;
 Ne paroît-il pas le vrai sage ?
 Il vit au sein du vrai bonheur.
 A couvert de la noire envie,
 Il en méprise la fureur ;
 La paix, la gloire de sa vie
 Est de marcher avec ardeur
 Sous l'étendart de la Folie
 Et d'en relever la splendeur.
 A sa céleste bienfaitrice
 Il n'offre pas d'encens flatteur,
 Et s'il lui fait un sacrifice,
 Il ne vient pas d'un cœur trompé.
 Ce sacrifice est légitime,
 L'amour immole la victime,
 Et la victime c'est son cœur.
 Mars, ce dieu féroce & barbare,
 Ne rend pas heureux le guerrier,
 Et lorsque, d'une main avare,
 Il lui donne quelque laurier,

Ce monstre cruel & bizarre
 Veut qu'un courage meurtrier
 Lui faile peupler le tartare
 Et désoler le monde entier.
 Triste laurier, présent funeste!
 Ah ! c'est trop cher que l'on vous vend,
 L'homme qui pense vous déteste,
 Toujours vous êtes teint de sang.
 Thémis nous prêche qu'à sa suite
 L'on devient tendre & généreux,
 Faites-en l'objet de vos vœux,
 Vos chagrins vont prendre la fuite,
 Devenez donc son prosélyte,
 Tarir les pleurs des malheureux,
 Ce sera là votre mérite,
 Est-il de sort plus glorieux ?
 Vainement Thémis nous étale
 Ses charmes, sa gloire & ses dons,
 Pour faire écouter ses leçons,
 C'est dans un horrible dédale
 Qu'elle conduit ses nourrissons.
 Ses loix, je le veux, sont divines ;
 Mais pour débrouiller ce cahos,
 Il faut renoncer au repos.
 Tes leçons tendres & badines,
 Folie, ont bien plus de douceurs ;
 Thémis nous fait couler des pleurs,
 Ses champs sont tout remplis d'épines ;

Et les tiens sont semés de fleurs.
 Vivons au sein de la Folie ;
 A son côté les doux plaisirs
 Chassent loin d'elle les soupirs ,
 Etouffent la mélancolie ,
 Et donnent des fers aux desirs.
 Les ris , les jeux vont auprès d'elle
 Fixer à jamais leur séjour ,
 Et le bonheur toujours fidèle
 Ne s'éloigne pas de sa cour.
 Pour compagnes inséparables
 Elle prend l'affabilité ,
 Le badinage , la gaité ,
 Toutes ces déesses aimables ,
 Que nous vante l'antiquité ,
 Avec les graces adorables
 Qu'elle veut pourtant sans fierté.
 O Folie ! ô divinité !
 Que je méconnus , que j'adore ,
 Exauce mes vœux , je t'implore ;
 Viens faire ma félicité.
 Déjà de ton pouvoir suprême ,
 J'éprouve les soins généreux.
 Alors qu'on te connoît on t'aime ;
 Et dès qu'on t'aime , on est heureux.

Par M. R. docteur en droit , & Avignon.

*A deux jeunes Epoux , le jour de
l'anniversaire de leur mariage.*

J'AI vu l'Amour embrassant l'hyménée,
De leurs flambeaux ils confondoient les feux,
Et l'Amitié, de roses couronnée,
Les unissoit d'indissolubles nœuds.
Je viens chez vous honorer ces trois dieux.
En vous voyant fortunés l'un par l'autre,
Mon cœur jouit du bonheur de tous deux,
Et c'est ma fête aussi-bien que la vôtre.

*Par M. B***, officier du Corps royal
d'artillerie, à Strasbourg.*

RACCOMMODEMENT.

PARDONNE-MOI, ma charmante maîtresse;
Mon cœur sans doute eut trop d'emportement,
Il est sensible, il s'afflige aisément,
Un rien le flatte, un rien aussi le blesse;
Il t'accusa par excès de tendresse,
C'est un grand tort; mais crois que ton amant,
S'il t'aimoit moins, seroit plus indulgent,
Ah! tous les deux oublions un orage

Chanson.

Tempo di minuetto.

Octobre
1771.

*Ai-mable enfant
de Cy-the-re Que fais-tu de
ton flam-beau? Tri-om-phe
d'un cœur se-ve-re Et
sur les yeux de gli-
-ce-re viens ar-bo-
-rer ton ban-deau.*

Les Paroles et la musique sont de M. T... abonné.

De l'Imprimerie de Récoquillies rue Cristine près du Notaire

Trop passager pour troubler un beau jour,
 Et n'expions les fautes de l'Amour
 Qu'en nous aimant, s'il se peut, davantage.

Par le même

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du Mercure du mois de Septembre est *le Vers* ; celui de la seconde est *Bromette* ; celui de la troisième est *Cheminée* ; celui de la quatrième est *Escalier*. Le mot du premier logogryphe est *Soliveau*, où l'on trouve *sel, sol, (terrein) saoul, (rassasié) louve, a, e, i, o, u, olive, suie, soie, (de sanglier) soie, (à faire des étoffes) louis, (d'or) sol ou sou, (monnoie) le, vous, io, ou, ou, oui, Elias, Siloë ou silo, sol, la, si, vis, lie*, celui du second est *Joue*, où l'on trouve *Fu, jéu, ouie* ; celui du troisième est *Carillonneur*, où l'on trouve *larron, cruel, caillou, lion, âne, ânon, cor, roc, carriere, ire* ; (colère) celui du quatrième est *Chançon* ; où l'on trouve *son, ha, canon.*

É N I G M E

J suis , lecteur , ainsi que toi ,
 Composé d'un corps & d'une ame ;
 Je ne suis point garçon , homme , fille ni femme ;
 Et les fais quelquefois tous courir après moi :
 Mais pour mieux jouer ma marotte ,
 On me lie & l'on me garote ,
 Et si vous brisez mon lien ,
 En me tenant vous ne tenez plus rien.
 Ouvre les yeux , lecteur , enfin je vas paroître ;
 Tel que je suis , tu peux , si tu veux me connoître.
 J'ai la taille fort courte avec un col très-long ;
 Et la tête petite , avec un œil très-rond.
 Je suis de ma nature un tant soit peu fragile ,
 Et qui me conduit bien a la main fort agile.
 Symbole de gaîté , je ranime à tout âge.
 Inspirer le plaisir fut toujours mon partage.
 J'amuse également & le fol & le sage ,
 Et quelquefois entr'eux j'ai causé du tapage.
 Par mes cris redoublés je plais aux Demoiselles ;
 Et leur déplais souvent quand je suis trop près
 d'elles.
 Pour me faire parler , la baguette à la main ,
 Souvent tel qui me tient s'écrit en vrai lutin.
 On me trouve à la ville ainsi qu'à la campagne ,

Et ne suis peu pour toi si tu n'as ta compagne.
 Cherche-moi bien, lecteur, si tu ne me tiens pas,
 Souviens-toi cependant que j'ai guidé tes pas.

*Par M. D... Comté de R... près
 la Ferté-Soujourne.*

A U T R E.

DANS ma maison des champs, j'éleve une
 beauté
 Si tendrelette,
 Si rondelette,
 Que l'œil ne peut la voir sans en être enchanté,
 Et cette belle,
 A peine a-t-elle
 Quatre mois accomplis; mais son corps est si fait
 Qu'on ne voit guère,
 Jeune bergère,
 A l'âge de quinze ans l'avoir aussi parfait:
 Peau délicate:
 Son rein éclate
 De roses & de lys: sans parure & sans fard,
 C'est la nature,
 Dont la main pure
 Surpasse, en se jouant, tous les efforts de l'art:
 Petite laine,

Qu'on voit à peine
 Au tour de son beau corps, forme un tapis léger.
 Mais, ô tristesse !
 Cette maîtresse
 A le cœur, sans mentir, aussi dur que l'acier.

Par M. Gar... le jeune, d'Auxerre.

A U T R E.

QUOIQUE de très-peu de valeur,
 Si l'on possédoit tous mes frères
 On seroit un riche seigneur ;
 Mais la chose ne se peut guères.
 Dans le monde trop répandus
 Souvent nous aidons l'indigence,
 Et qui parvient à l'abondance,
 Alors ne nous estime plus ;
 Tous les jours je me mets en quatre
 Pour soulager le malheureux,
 Et cette œuvre, loin de rabattre
 Le mépris du riche orgueilleux,
 Fait qu'il me dedaigne encor mieux.
 Il n'est pas, jusqu'à mon nom même,

Qui, pris dans un sens différent,
N'offre un objet très-dégoûtant
Qu'abrutit un défaut extrême.

*Par M. le Clerc de la Motte, capitaine
au régim. d'Orléans infanterie.*

LOGOGYPHE.

Je dois obtenir des faveurs,
Car je suis formé pour les grâces ;
Chez les grands, & chez les seigneurs,
On peut voir maintes de mes traces :
D'abord, j'ai six pieds bien comptés ;
Lecteur, sont-ils décapités ?
Je t'offre net certaine chose,
Que je crains de trop décéler,
L'aimable Iris, la jeune Rose,
Sçauroient bientôt me dévoiler :
Pourras-tu long-tems te méprendre,
Et ne dois-tu pas me comprendre ?
Dois-je ajouter que chaque jour
Je leur fais de très-près ma cour ?
Je sers alors à la toilette,
Et de Thémire, & de Lisete,
Ah ! qui pourroit être alarmé
Du fer dont je me trouve armé ?

68 MERCURE DE FRANCE.

Les pointes n'en font pas mortelles,
Elles font plaisir à nos belles ;
Je ferois un très-beau bouquet,
Non de jasmin , non de muguet ,
Mais d'œillets. . . Si ceux que j'enferme
Étoient produits dans un parterre ;
Faut-il t'aider d'un trait nouveau ?
En moi , cherche un grand amas d'eau :
Je vais t'en dire plus encore ,
L'une des races de nos Rois ,
Dont nous chérissions tant les loix !

Par M. M. . . de Savigny.

A U T R E.

En naissant , de la nature
J'ai reçu maint trait vengeur
Qui , par sanglante blessure
Repousse le ravisseur :
Sous ma défense une Reine
Semble sans cesse avertir
Qu'il faut passer par la peine
Pour arriver au plaisir.
Si tu prends la patience ,
Lecteur , de me désunir ,
A tes yeux quelle abondance

Ne vais-je pas découvrir !
Trois de mes pieds à la France
Donnent de quoi la nourrir :
En quatre l'on trouve ensemble
Tout ce qui sert à vêtir,
Crois-moi , bornant ton desir
A ces biens que je rassemble ,
Songe à me fuir ; sur-tout tremble
De connoître , de sentir
Ce que mon corps va t'offrir
Et qui mérite ta haine :
Un mal physique & moral
Qui , par un destin fatal ,
Afflige la race humaine.

Par M. L. B. av. à Metz.

A U T R E.

VOILA quel est mon portrait ,
Tantôt sensé , tantôt bête ;
Je ne suis au cabaret
Que quand j'ai perdu la tête.

Par M. Gar. ; le jeune , d'Auxerre.

A U T R E.

DANS mon enclos le plus souvent
 Logeroit une armée entière;
 Mais si l'on met mon çou par terre,
 On ne tiendra plus que du vent.

Par le même.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Thérèse Danet à Euphémie, héroïde par
 M. Imbert; in 8°. A Paris, chez De-
 lalain, libraire, rue de la Comédie
 Française.

L'AUTEUR de cette héroïde, pour mieux
 nous en faire connoître le sujet, nous
 donne le précis de l'histoire de François
 Monbailli qui vient d'être condamné
 comme parricide par le Conseil d'Arras.
 François Monbailli & Thérèse Danet,
 natifs de St Omer, étoient unis par l'a-
 mour le plus tendre; cet amour ne fit que

s'accroître par le mariage. Mais la jeune Danet n'avoit reçu du Ciel que des attraits, & n'apporta en dot à son mari que des vertus ; crime impardonnable aux yeux de sa belle mère, femme intéressée & vindicative qui, n'ayant pu empêcher leur union, résolut de la rendre funeste, s'il étoit possible, à l'un & à l'autre, par les plus injustes persécutions. La jeune épouse n'oublia rien pour captiver la rendresse : mais tous ses efforts ne servoient qu'à aigrir cette femme inflexible qui, n'ayant pu réussir à les brouiller, s'abandonna, sans réserve, à toute son aversion. Elle leur fit signifier un ordre de sortir de chez elle dans vingt-quatre heures. Monbailli, inconsolable, court chez les parens de Thérèse Danet son épouse : « Venez, » mes amis, s'écria-t-il, venez vous jeter » avec moi aux pieds de ma mère ; for- » çons la, s'il se peut, à révoquer un or- » dre si cruel & si injuste. » On rentre, l'heure de son reveil étoit passée ; elle n'avoit point encore paru. Impatient on pénètre dans son appartement. Quel spectacle ! à leurs yeux s'offre un cadavre hideux étendu sur un coffre, la tête penchée vers la terre. A ce spectacle, Monbailli pousse un cri, et se précipite auprès de la

mere, & y demeure aussi glacé qu'elle. L'art des chirurgiens l'ayant avec peine rappelé à la vie, on le transporte dans un autre appartement, où, dans les bras de son épouse, il pleure la mort de sa malheureuse mère. Tout-à-coup se répand un bruit sourd qui s'accrédite en circulant. On l'accuse hautement de parricide. Leur longue mésintelligence, l'ordre signifié la veille à Monbailli, prête de la vraisemblance à cette horrible accusation; & le rapport des chirurgiens qui, trompés par quelques meurtrissures, ont attribué cette mort à *l'action d'un instrument contondant*, semble mettre le crime en évidence. Le malheureux Monbailli, chargé de fers, est traîné ignominieusement en prison & condamné à périr avec son épouse. Il subit son arrêt avec la fermeté la plus constante, au milieu de ses concitoyens qui, par leurs cris & leurs sanglots, le proclamoient innocent. Le supplice de sa femme a été suspendu à cause de sa grossesse.

L'auteur ne prononce point ici sur les preuves de leur innocence. Il renvoie le lecteur au mémoire éloquent de M. Hue du Taillis. Il se borne à dire que du rapport des chirurgiens même, vérifié par M.

M.

Monsieur Louis, il résulte que la mère de Monbailli est morte d'apoplexie. « C'est bien ici, ajoute-t-il que le sage » seroit quelquefois tenté de murmurer » contre la Providence; car ces évé- » mens désastreux ne sont point particu- » liers à notre nation. » Le sage répandra des larmes amères sur la précipitation avec laquelle la plûpart des hommes jugent leurs semblables, sur les erreurs & les préjugés qui accompagnent souvent leurs jugemens; mais il ne murmurera point contre la Providence pour des maux passagers qui affligent l'homme de bien, ou que la mort doit nécessairement terminer? Ne fait-il pas que ces maux sont nécessaires au maintien des loix de la nature, que les années que nous passons ici bas ne sont que quelques instans de notre existence, puisque notre ame est immortelle? Or, que sont tous ces instans même passés dans la douleur en comparaison de l'Éternité de bonheur réservé par un Dieu juste & puissant à l'homme vertueux?

La veuve de Monbailli est supposée ici écrite du fond de sa prison à Euphémie son amie. Son épître a cette éloquence qui naît de la situation pathétique où se

74 MERCURE DE FRANCE.

trouve cette infortunée. Elle adresse à la Divinité cette prière qui termine l'héroïde.

Dieu juste , avec mon fils , tu me vois à tes pieds,
 Son père ne vit plus ; on lui ravit sa mère ;
 Mais il n'a rien perdu si tu lui sers de père.
 Appui des innocens , toi qui combats pour eux ;
 Venge mon infortune en le rendant heureux.
 Je goûtois le bonheur , je l'ai perdu sans crime ;
 Tu le fais , ô mon Dieu , l'injustice m'opprime ,
 Et du lit nuptial me traîne à l'échafaud ;
 Mais si j'espère en toi , du fond de mon cachot ;
 Et si tu dois encore un prix à mon courage ,
 Ce prix est à mon fils , qu'il soit son héritage ;
 Et que ce fils , du moins , par le malheur flétri ,
 Ne maudisse jamais le flanc qui l'a nourri.

*Système nouveau & complet de l'art des
 Accouchemens , tant théorique que
 pratique , avec la description des ma-
 ladies particulières aux femmes en-
 ceintes , aux femmes en couche , & aux
 enfans nouveaux-nés. Traduit de l'an-
 glois de J. Burton ; par M. Lemoine ,
 docteur-régent de la faculté de Méde-
 cine en l'Université de Paris ; ouvrage*

OCTOBRE. 1771. 75

enrichi de notes, avec dix-huit figures; vol. in 8°. A Paris, rue St Jacques, chez J. Th. Hérissant, père, imprimeur du cabinet du Roi, & Maison de Sa Majesté.

Quoique les écrits sur l'art des accouchemens soient multipliés, cependant on ne peut manquer d'accueillir cet ouvrage de M. Burton. Nous observerons ici avec l'auteur que la plûpart des hommes se trompent en considérant les accouchemens plutôt comme un art que comme une science. Les accouchemens sont un art, quant à l'opérarion manuelle; ils sont une science, quant aux différens maux qui affligent les mères, & qui accompagnent fréquemment leur grossesse & leurs couches; maux qui requièrent plus de connoissances-médicinales que d'habileté à opérer: c'est pour cela que le savoir & la dextérité sont nécessaires à l'accoucheur; & lorsque ces qualités s'y trouvent en effet réunies, les femmes s'en trouvent beaucoup mieux, sur-tout celles qui, vivant loin des grandes villes, ne peuvent avoir aussi promptement le secours du médecin.

M. Burton expose dans son traité les

D ij

76 MERCURE DE FRANCE.

nouveaux moyens qu'il a imaginés pour délivrer les femmes dans les cas les plus fâcheux , non-seulement avec plus de sûreté pour elles & pour leurs enfans , mais encore avec plus de facilité & de promptitude que par les méthodes ordinaires. Son traité contient d'ailleurs plusieurs pratiques & plusieurs remarques importantes , la plûpart nouvelles & appuyées sur le raisonnement & l'expérience , les plus sûrs guides dans toutes les parties de la médecine. Lorsque M. Burton s'est vu obligé de rapporter des faits sur la foi des autres pour confirmer son sentiment ou le rendre plus intelligible , il a eu soin de citer exactement ses garans. Aussi ce traité a eu le plus grand succès en Angleterre. Les notes & les observations de M. Lemoine , le soin que ce traducteur éclairé a pris d'appuyer ou d'éclaircir par de nouvelles autorités les sentimens de l'auteur Anglois , de suppléer à plusieurs articles qu'il avoit passés sous silence , de combattre même quelques opinions qui ne paroissent point assez constatées ou qui souffroient quelques exceptions , rendront la lecture de ce traité plus instructive & d'une utilité encore plus générale , plus certaine pour tous ceux qui font leur